65e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 44 3 NOVEMBRE 1955

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

Abbé R. DESVOYES
Secrétaire

Une belle figure de prêtre

LE CARDINAL PETIT DE JULLEVILLE

(1876-1947)

Le cardinal Petit de Julleville, évêque de Dijon, puis archevêque de Rouen, est mort en 1947. Quelques mois plus tard, paraissait une brochure de M. Roger Brain (In-8, 92 p., Centre de Documentation sacerdotale, Paris) *qui donnait une première esquisse de sa vie. Mais Mgr de la Serre, ancien vice-recteur de l'Institut Catholique de Paris, préparait une biographie plus complète. Elle va paraître incessamment à la librairie Plon.* (In-8, 930 fr.).

Avec la bienveillante autorisation des responsables de cette édition, nous publions le ch. XIII : « Homme - Prêtre - Chef ». *Nos lecteurs y trouveront avec profit, rassemblés en quelques pages, les traits essentiels d'une grande âme sacerdotale.*

HOMME — PRETRE — CHEF

Il fallait qu'il y eût dans le cardinal Petit de Julleville quelque chose d'exceptionnel, pour qu'à sa mort tant de personnes se soient senties mordues par le chagrin et qu'une cassure sans remède se soit soudainement déclarée dans tant d'âmes différentes. Pour beaucoup il était clair que, lui parti de ce monde, certaines expériences ne se renouvelleraient plus et que, si l'intelligence, la bonté, le courage, existent chez tant d'hommes et de prêtres, on ne les retrouverait plus en semblable proportion, exerçant semblable attirance. Il nous faut essayer d'en préciser la raison.

Ses dons intellectuels

Si l'on analyse cette physionomie, les qualités de l'esprit frappent tout d'abord. Sa mémoire était prompte et sûre, il s'amusait parfois à la faire mettre à l'épreuve. Ce qu'il avait vu une fois était stéréotypé dans sa tête. Les dates, les silhouettes s'y fixaient sans peine. Cela lui était précieux et lui donnait assurance au milieu des multiples rencontres, souvent inattendues, de la vie pastorale. Son coup d'œil était merveilleux : il prenait une vue rapide et précise des situations et portait ensuite un jugement pénétrant. Son vaste front, son regard qui fascinait l'interlocuteur, traduisaient extérieurement l'emprise que son intelligence exerçait sur les choses et les gens.

Il n'était pas imaginatif, au sens de la vie hors du réel, tout au moins d'un certain décor apporté à la réalité, du goût pour enjoliver les choses. Mais percevant le détail en même temps que l'ensemble, il avait sa façon de raconter les événements, de situer un personnage qui évoquait la vie avec ses étrangetés, ses ironies et ses drames. La comédie humaine suffisait à son besoin de pittoresque. Il comprenait tout, c'est-à-dire qu'il dominait le réel et en prenait possession, et c'est bien là l'intelligence, faculté de saisir l'être et de se trouver à l'aise en face de lui. Aisance communicative d'ailleurs : à cause de lui on se croyait intelligent, et c'est bien là la preuve authentique que l'on a affaire à une intelligence quand elle rayonne sur les autres.

Il ne fut jamais un naïf, quelque grandes que fussent sa patience et sa bonté, car le naïf se laisse enfermer dans son imprudence ou son préjugé. Mais il savait que l'esprit n'est pas tout et qu'il faut souvent en jouer en sourdine pour laisser place à ce qui est de l'ordre de la charité.

La domination du réel permet, disions-nous, de saisir le détail et l'ensemble : dans le détail il trouvait les éléments du relief, l'inspiration d'un conseil personnel et adapté ; dans l'ensemble il prenait la mesure de son devoir. Il ne sacrifia jamais l'un à l'autre. Il avait besoin de voir clair, enjambait tout ce qui était obstacle et aurait retenu trop longtemps son attention pour un maigre profit. Cela lui donnait une singulière puissance d'affirmation. Il avait besoin de voir loin et c'est ainsi qu'il construisait facilement des plans, qu'il envisageait d'instinct la totalité de ses obligations, qu'il donnait confiance aux autres. Mais il n'inventait rien, ne supposait rien, savait réserver son jugement et choisissait spontanément dans l'individuel ce qui avait saveur d'universel.

L'exacte proportion donnée aux choses pour les équilibrer s'appelle jugement, raison, mesure. Toute la famille du cardinal était raisonnable, amie du classique, du pondéré et une éducation universitaire accentuait cette tendance. C'est de son cœur, de sa puissance de sympathie, de son expérience de la jeunesse, que venaient au cardinal ses traits de pittoresque, son aménité condescendante, la facilité de son accueil. Sans cela il eût été intimidant, et, au gré de certains, ennuyeux.

Car nous avons connu des hommes ordonnés, mesurés, raisonnables, ennemis du parti pris, mais dont l'implacable exactitude ramenait à la terre le potentiel de tous ceux qui les abordaient, et qui stérilisaient tout enthousiasme ; imbattables dans l'information, mais énervant le paradoxe et son ressort en le transformant en vérités banales ;

égaux à eux-mêmes comme un balancier d'horloge, horizontaux comme un fléau de balance ; mais fléaux en vérité par la façon dont ils dégoûtent de la lumière, étouffent tout cri du cœur et stoppent tout entrain.

Le cardinal était tout autre : c'était la vie même, chaude, souple, quoique toujours équilibrée, saine, ouverte à autrui, à l'avenir, une intelligence constamment éveillée, constamment en action.

Il est diverses formes d'intelligence : il en existe, rarement, d'une certaine force de pénétration, avec une certaine manière de tarauder le réel, de s'insinuer dans l'obscurité des choses pour en saisir et en donner, parfois maladroitement, l'explication foncière à la loi profonde. Esprits chercheurs, fouisseurs et découvreurs, que l'obstacle provoque et affine, pour lesquels les mots n'ont plus d'intérêt, des points d'appui fugitifs — pour progresser — et qui sont toujours en avance sur ce qu'on recueille d'eux, comme les trains lointains dont le coup de sifflet arrive en retard, une fois la manœuvre opérée. Ce sont les vrais savants, et quand l'objet de leur recherche est ample et touche à la vie profonde d'une époque, les génies. Nous ne prétendons pas leur comparer le cardinal. Cherchons ailleurs.

Prenons Lyautey, le chef militaire, le fondateur d'empire, l'écrivain distingué, l'ami du scoutisme et des équipes sociales, Lyautey, qui, vers 1934, s'agenouillait devant l'évêque de Dijon et, mettant ses mains dans celles de l'évêque, disait, l'émotion voilant sa voix : « J'ai la foi, mais c'est dur ». Le cardinal Petit de Julleville aurait pu être un Lyautey : il en avait l'ouverture d'esprit, le sens de l'organisation, la rapidité, l'humanisme, les profondeurs affectives que voilèrent l'humilité sacerdotale et le détachement.

Mais son hérédité, sa première formation, ses goûts, le portaient d'abord vers l'étude et l'enseignement. Il aurait, resté dans le monde, écrit l'histoire à la manière d'un Sorel ou d'un Grousset. Il se serait situé d'instinct dans les sciences morales, entre les lettres pures et la philosophie. Dans les lettres, il aurait été de goûts trop classiques pour notre époque et il n'aurait pas trouvé le point d'appui nécessaire à sa vie intérieure. La philosophie, telle qu'elle se présentait dans sa jeunesse, était fort décevante ; seuls Ollé-Laprune, Bergson l'auraient retenu, mais le langage abstrait, le repliement sur sa propre pensée, le balancement des arguments, la documentation étrangère et surtout allemande, n'étaient pas capables d'accaparer ses journées. Même en théologie, il ne prit pas souvent intérêt aux débats d'école ; s'il discutait, c'était des problèmes à répercussions pratiques, comme du problème du salut des infidèles et, disait-il, « des grâces qui ne passent pas par le tourniquet » des Sacrements.

On l'a volontiers qualifié d'humaniste, à cause de sa curiosité d'esprit, de son goût de la lecture, de l'équilibre de ses facultés, de sa formation universitaire si complète, de son insistance à exiger les vertus morales naturelles, de la consistance de son caractère. Et cela est fort exact, à la condition qu'on bannisse de l'humanisme l'aspect de prudence confortable, de réserve, d'éloignement de l'action, qui ont, à peu d'exceptions près, marqué les meilleurs humanistes de la Renaissance.

Sa force de volonté

Car, à qui a connu de près le cardinal Petit de Julleville, il apparaîtra que sa qualité maîtresse était la volonté. Souvent il en a fait l'éloge, à ses prêtres, aux jeunes gens, en particulier ; il appréciait les énergiques, même de caractère désagréable ; il ne croyait pas possible que, sans volonté, la vie eût du relief ; toutes les facilités n'en dispensent pas. Beaucoup de ses conseils et presque toute sa spiritualité, insistaient sur cette importance. Sans vouloir présenter le christianisme comme un simple moralisme, c'était volontiers par la réforme morale qu'il posait le problème religieux : un idéal, qui se précise, qui fuit devant nos lâchetés et notre manque de sincérité, qui réclame une aide et ne la trouve que dans le Christ et son Eglise, c'était assez souvent le thème de sa présentation du christianisme. Il disait : « le christianisme c'est une transformation morale en raison d'une grande espérance ». C'est pourquoi saint Paul, dont la doctrine fondamentale est celle du salut, lui était si familier. Et c'est pourquoi aussi il aimait avoir pour les retraites de ses jeunes gens des Pères Jésuites : la spiritualité des *Exercices* lui paraissait fondamentale et sa mise en demeure, si active, très opportune pour les débutants dans la vie.

Une autre preuve de la force de la volonté chez le cardinal est la manière dont il accepta l'épreuve physique de son infirmité. Elle fut l'une de ses mortifications, la plus vraie, la plus constante, non pas tant par la souffrance — il n'en souffrait guère — que par la dépendance dans laquelle il se trouvait. Les dernières années de sa vie, il apparaissait comme remorqué par ceux qui lui donnaient le bras, le visage tendu, les yeux fixes, les lèvres serrées par l'effort, comme si sa volonté devançait son corps. M. l'abbé Sénéclauze note à ce sujet :

« Depuis la Noël 1945, le cardinal ne pouvait absolument plus se déplacer sans l'appui d'un bras secourable. Quelle humiliation acceptée une fois pour toutes, à sentir le regard de compassion des foules qu'il traversait ou de ses prêtres attristés !

« Cette épreuve a-t-elle modifié son comportement apostolique ? Certainement pas. Avec une volonté admirable, il a continué à visiter ses paroisses, à faire les tournées de confirmations, à sortir chaque fois qu'on lui en exprimait le désir. Il ne pouvait plus le faire seul, voilà tout : et cela le contraignait à réclamer l'aide de son entourage qui ne lui a jamais manqué (...). Je crois pouvoir dire que cette épreuve d'une marche de plus en plus difficile (...) n'a pas foncièrement modifié sa vie. Elle l'a seulement rendu dépendant : « il ne me manquait plus que d'être dépendant, a-t-il dit quelque jour ». Cette dépendance-là n'a-t-elle pas été, en définitive, l'expression vivante de toute sa vie qu'il a voulue toujours dépendante des autres, de l'Eglise, de Dieu ? »

Personnellement d'ailleurs il donnait l'exemple de la possession de soi. Il veillait à l'exactitude, détachant sa montre et la chaîne pour les mettre sous ses yeux sur sa table ou sur le bureau hérité de son père, avant de commencer tout travail.

Sa vie, très remplie, n'avait de cohérence qu'à coups de volonté. Comment sans cela aurait-il fourni de si longues séances de réception, mis son courrier à jour, alterné les visites aux paroisses, les présidences, la rédaction de ses mandements ou de ses livres et articles, accepté tous les imprévus

que même la vie provinciale comporte souvent pour un chef ? S'il fit tant de choses, c'est parce qu'il les voulut, parfois les unes après les autres, plus souvent toutes ensemble, mais en donnant à chacune l'attention nécessaire et au moment opportun. Pense-t-on qu'il ait été toujours anxieux d'agir, toujours spontanément intéressé par ce qui se présentait ? C'est en se forçant, contre l'impatience ou le sommeil, qu'à certains jours il donnait l'impression d'être libre de son temps et qu'il se mit si complètement au service des âmes.

Certains, parmi ses élèves ou leurs parents, ont eu le don de le faire souffrir par des apparitions régulièrement inopportunes, des incohérences d'idées ou des exagérations continuelles. Saint François de Sales a écrit : « Les entreprises que les amis font sur notre liberté sont merveilleusement fâcheuses ; mais enfin il les faut supporter, puis porter et enfin aimer comme de chères contradictions ». Le cardinal appliqua cette maxime et je doute fort que ceux qui l'ont fatigué s'en soient jamais aperçus, tant il se dominait, dissimulant son effort même, et demeurait dans la souple disponibilité dont il nous faudra chercher le secret au-delà des qualités naturelles.

Plus d'une fois, il eut à souligner pour des jeunes gens en crise de moralité la nécessité de l'effort libérateur. Il le fit toujours avec énergie, exigeant le redressement, réclamant même la brutalité de réactions immédiates et de fuite devant la tentation. Il avait le droit de parler ainsi, car il a consigné dans ses notes vers l'âge de trente ans, la remarque suivante :

« J'avais, étant jeune, une nature plus ardente et peut-être plus voluptueuse que mes apparences calmes ne pourraient le faire aujourd'hui supposer. Que serait devenue cette exubérance de vie si elle n'avait été dirigée et réglée ? »

Les conseils que nous a conservés l'un de ses anciens élèves et l'un des prêtres qu'il a le plus aimés sont significatifs :

« La grande vertu du prêtre est l'énergie tenace, en toute circonstance : dans la foi, dans la prière, dans la chasteté, dans le travail quotidien. Votre sacerdoce sera un grand acte de courage, ne l'oubliez pas, pour rester ardent, généreux et pur, pour appartenir aux autres sans lassitude, pour vous sanctifier ; on n'aime Dieu ni en paroles, ni en sentiments, mais en énergie. »

La mollesse, la négligence dans la tenue, lui semblaient un indice inquiétant et autant il s'insurgeait contre toute prétention et tout snobisme, autant il réclamait la correction des attitudes. Elevé dans la simplicité, mais dans un savoir-vivre délicat et nuancé, il tenait à assurer le même bénéfice à ses élèves. Le réglement de la colonie de Vattetot-sur-mer est fort révélateur à cet égard. L'énergie du jeu, les longues promenades fatigantes, alternaient avec le chant et un peu de poésie ; il était loisible d'avoir des espadrilles sur la plage de Vaucottes, mais à l'heure du dîner, Mgr Petit de Julleville exigeait des souliers, une veste et une cravate ; *a fortiori* des mains propres.

Comment faisait-il pour être si populaire et tant aimé, ce prêtre qui exigeait des mains propres de ses garçons de treize ans, qui, évêque, demandera tant d'efforts à ses prêtres dans le catéchisme, le travail intellectuel, les enquêtes et les œuvres, qui, à l'heure de la guerre, maintiendra de fait à son poste tout son clergé, pour le principe et pour l'exemple, les deux tiers des habitants étant partis ? C'est qu'il payait de sa personne, qu'il diffusait le courage, qu'on sentait que de son côté rien ne pourrait l'écarter de son devoir.

Son sérieux

Il était sérieux, non pas tendu, portant d'une façon habituelle la gravité du temps qui passe et le souci de ses responsabilités, ce qu'à la suite de l'abbé Esquerré il appelait « l'angoisse des âmes ». Dans ses interminables réceptions, il lui suffisait d'un mot, d'un regard, pour faire monter jusqu'aux choses de la vie spirituelle une entrevue inspirée par la seule politesse ou des questions d'affaires. Il était à l'affût de toute occasion de parler de Dieu et du devoir. Si la conversation tournait au bavardage et perdait toute utilité de conseil à donner ou d'affection à témoigner, il tournait court. Même dans un banquet il ne perdait pas la pensée du règne de Dieu et ne jouait pas à échanger des compliments et à faire étinceler des mots d'esprit. Une fois remerciés les dévouements, il évoquait en quelques mots sobres mais nets les grands intérêts du monde et des âmes... Un abbé bénédictin me fit la remarque que dans une assemblée respectable, à l'heure des congratulations, au milieu des figures rutilantes et souriantes, lui seul portait sur son visage pâle et émacié la trace d'une inquiétude, l'inquiétude des chefs, ou pour emprunter les paroles du Père de Grandmaison, « d'un cœur magnifique à se donner... qu'aucune indifférence ne lasse... un cœur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ, blessé de son amour et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel. »

Il eut nécessairement à prendre des mesures de rigueur, des décisions désobligeantes pour certains. Grâce à sa force de volonté, il le fit dans l'exacte mesure où le bien était assuré, de la façon la plus claire et la moins pénible pour ceux qu'atteignaient ses actes d'autorité. Il ne connaissait ni la brutalité des timides qui exagèrent une fois lancés, ni les allers et retours de l'irrésolution, ni la lourdeur des apathiques. Qu'il eût à annoncer des deuils comme au temps de la guerre, à faire cesser des initiatives maladroites, à éclairer des consciences, à imposer la mise à la retraite à un supérieur fatigué, il trouvait les mots qui, à la fois, imposent et adoucissent l'obéissance. Et on peut se douter que pour accomplir ces missions délicates il était difficile de trouver un messager et que c'était pratiquement à l'évêque de faire connaître les décisions du conseil. Citons, à propos d'une petite affaire personnelle, la lettre suivante, demandant le retrait d'une brochure :

« Cher Monsieur le Doyen,

Je répondrai loyalement à votre question, avec l'espoir de ne pas vous blesser.

1° Je me sens déconcerté par l'amas d'indiscrétions graves que constitue votre brochure. Elle est, à ce point de vue, un modèle du genre.

2° ....

3° Je persiste à penser que vous vous occupez d'une affaire qui ne vous concerne à aucun titre.

4° J'ajoute mon sentiment très net, cher Monsieur le Doyen. Je me permets de vous conseiller le silence.

Veuillez agréer, je vous prie, l'expression de mes sentiments dévoués. »

Il eut à protester contre un manque d'égards et de respect de la part d'un sous-fifre de préfecture dans une cérémonie à la mémoire du général Marchand, son ancien chef ; contre des calomnies formulées à l'adresse des « prélats fraudeurs » accusés de posséder des avoirs à l'étranger ; contre des passe-droits et des animosités mesquines d'un maire de Dijon ; contre les interprétations et les faussetés des journalistes pendant la guerre. Il le fit parce que le silence aurait été néfaste, avec réserve, noblesse, fermeté, et d'une manière qui cependant ôtait tout désir de faire rebondir l'affaire

Son éloge du roi des Belges Albert Ier à l'occasion du monument élevé à Sainte-Adresse, n'a été si pathétique que parce que la fermeté du souverain et des membres de la famille royale correspondait exactement au programme qu'à leur place il se serait tracé.

Et cependant il n'était pas tendu ; on ne voyait en lui ni agacement ni impatience. Un séminariste lui écrivit un jour : « Vous m'avez appris ce que doit être la gaieté chez un prêtre ». Tout le monde a remarqué combien il demeurait attentif au moment présent. M. le chanoine Bordet, qui fut à Dijon son impeccable cérémoniaire l'a noté avec beaucoup de précision et bonheur :

« Un des traits qui m'ont le plus frappé chez le cardinal Petit de Julleville et que M. Brain a souligné, c'est sa faculté étonnante d'être à ce qu'il faisait, de se laisser prendre tout entier par une occupation sans penser à l'occupation suivante. Jamais je n'ai remarqué chez lui l'impatience d'en finir avec le présent et d'en arriver à autre chose. Une parfaite tranquillité d'âme. Il était parfaitement posé. J'ai observé cela dès ma première rencontre avec lui. J'étais allé lui parler de a cérémonie de son intronisation. Il devait avoir alors bien d'autres soucis en tête. Il me parla comme s'il n'avait rien à faire que de s'entretenir avec moi. Mais moi j'avais hâte de terminer l'entretien, parce qu'un salut chez les religieuses m'attendait. Je crois bien que je le lui laissai entendre. Mon observation n'eût aucun effet et il me mit largement en retard. C'est un avantage inestimable que ce calme qui vous laisse tout entier à chaque affaire.

« Je crois que c'est ce calme qui lui permettait, quand il prenait la parole dans une cérémonie, de se mettre exactement au point des circonstances et de dire juste ce qui était à propos. »

Sa simplicité

C'est qu'à son sérieux se mêlait beaucoup de simplicité. Il y a des chefs qui intimident et découragent parce qu'ils mettent leur devoir en formules solennelles, en parlant trop et se sentent constamment en scène. Rien de cela chez le cardinal. Supérieur de collège, il était proche de son monde, ne parlait de soi qu'à l'occasion, mais vivait sous le regard de tous. Evêque, il parut parfois à certains de ses collègues trop simple dans sa tenue et ses manières. Avec les boucles noires de ses souliers, son chapeau sans glands, son parler direct, il leur semblait dévaloriser la fonction épiscopale. Dans le cadre matériel il aimait une certaine sobriété. Son évêché fut toujours correctement meublé, mais sans aucune recherche, sans aucune prétention, même à la pauvreté. M. l'abbé Sénéclauze a consigné pour le *Bulletin des anciens élèves de Saint-Sulpice* des souvenirs d'une précieuse exactitude, se référant à la période rouennaise de la vie du cardinal et d'autant plus significatifs :

« Il vivait dans l'archevêché indifférent aux choses qui l'entouraient. Les premiers temps de son arrivée à Rouen, il souffrit certainement de l'aspect trop grandiose de sa résidence. Il craignait qu'il éloignât de lui les gens modestes et le fit passer pour un grand seigneur (...). Dans la suite (...) il s'efforça de donner aux pièces de réception un aspect d'austère simplicité qui met en valeur quelques beaux tableaux restaurés par ses soins ou quelques meubles de style. Fuyant la chambre d'apparât, il se réfugia au second étage dans une petite pièce qu'il meubla d'un lit de cuivre ou de fer, sur lequel il est mort, et de quelques souvenirs de famille ; il n'y montait que pour prendre son repos et, dès 7 heures du matin, il la quittait pour n'y revenir que vers 22 h. 30. Durant les années d'occupation, le cardinal eut beaucoup à souffrir du froid humide d'une grande demeure sans feu. Il le fit sans se plaindre, bien que son état de marche difficile, à partir de 1942, accrût encore le refroidissement de ses membres. Seul son bureau avait un feu continu et, aux heures de repas la salle à manger.

(...) « Sa préoccupation était de vivre très modestement, de n'être à charge que le moins possible au diocèse. Monseigneur se contentait du nécessaire, il bannissait le superflu. Sa table était accueillante aux passagers attendus, ses repas sans prétention (la cuisine de tout le monde) l'eau sa boisson ordinaire Je crois pouvoir dire qu'il ne prêtait pas attention à ce qu'on lui servait. Il eut, durant les années difficiles, un régime alimentaire qui contribua à sa fatigue et à son état douloureux.

« Il ne prenait aucune récréation, sauf par ordre médical, les trois dernières années, une très courte promenade au bras de son secrétaire dans les allées du jardin, aux rares jours de beau temps, de sorte qu'un convive de passage le privait nécessairement de sa récréation. Dès quatorze heures, il était de nouveau à son bureau qu'il ne quittait plus jusqu'au dîner fixé à 19 h. 30 ; correspondance, travail personnel, réceptions particulières. Deux fois par semaine il recevait à portes ouvertes et à longueur d'après-midi. Le mardi matin il tenait le conseil de l'archevêché. Le dîner terminé, c'était toujours à son bureau la mise au point du travail de la journée, la lecture rapide de documents, brochures, etc..., les matines et les laudes du bréviaire avant de se rendre à l'oratoire pour une assez longue visite au Saint Sacrement. »

Intellectuellement et avec une très grande pénétration d'esprit et rapidité, il aimait la simplicité. Pour lui et pour les autres, ses analyses psychologiques visaient à la clarté et aux interprétations normales, très souvent les plus vraies et les plus complètes. Est-ce qu'avec l'orgueil et ses divers aspects, orgueil de l'esprit ou orgueil de la chair, on n'explique pas la plupart des déroutes de la foi ou de la moralité ? De là venait aussi, dans ses goûts littéraires ou artistiques, l'estime d'un certain classicisme, d'une sobriété qui n'exclut ni l'émotion ni la profondeur.

Sa parole était simple, sans recherche, directe, et par là-même prenante. Elle vérifiait ce que, jeune séminariste, il avait dit à ses catéchisés : « L'éloquence, ce n'est pas la rhétorique ; l'éloquence, c'est l'âme mise au dehors, sortant d'elle-même, se répandant autour d'elle : pour un prêtre, c'est l'âme remplie de Jésus-Christ ayant envahi toute l'intelligence, très ardent dans le cœur, et alors montant facilement du cœur jusqu'aux lèvres, atteignant le fond des âmes, laissant derrière elle un profond dégoût de ce qui est bas, mesquin, vulgaire, et un besoin intense de monter vers l'idéal. »

Simple, il l'était dans son action : dès que lui apparaissait quelque bien à faire, sa première inspiration était de le réaliser. S'il empiétait par hasard sur les projets ou le domaine d'un autre, c'est qu'il ne supposait pas facilement chez autrui des complications, des susceptibilités, des retours sur soi qui lui étaient étrangers. Au milieu de ses collègues dans l'enseignement, il parlait bonnement de ce qu'il faisait, de ses projets, des résultats obtenus, et, par la force des choses, de certains succès. Cela pouvait agacer ceux qui avaient des difficultés plus spéciales ou qui dirigeaient des maisons d'ancienne et majestueuse réputation. Mais à qui la faute ? Et d'ailleurs l'amitié aplanissait vite des petits froissements. Par la suite et comme évêque, le cardinal s'appliqua à prévoir les réactions de la vanité, après les avoir stigmatisées devant ses séminaristes : étant plus élevé dans la hiérarchie, il se méfia davantage de la répercussion des moindres paroles, boutades ou critiques, et contrôla, selon le précepte évangélique, la simplicité par la prudence. De plus en plus il fit sienne cette maxime de Saint Vincent de Paul : « Il ne faut pas enjamber sur la Providence, mais quand elle a ouvert ses voies, il faut la suivre à pas de géant. »

La simplicité du cardinal le rendait peu sensible aux éloges. Il interdisait, dès le début de son épiscopat, qu'on lui adressât dans les sermons auxquels il assistait, les compliments auxquels l'orateur croyait nécessaire de s'attarder avant d'entrer dans son sujet et d'instruire les fidèles. « Ils ne font, disait-il, illusion à personne, pas même à moi. »

Quand la mort du cardinal Dubois, en 1929, ouvrit aux journalistes la voie des pronostics relatifs au choix du nouvel archevêque de Paris, plusieurs journaux mentionnèrent son nom. L'un d'eux le qualifiait « d'administrateur suave, de vaste culture ». La coupure du journal lui ayant été mise sous les yeux, il s'amusa à souligner ces mots, à orner la marge de points d'exclamation et à y inscrire de-ci de-là les mots « ridicule, déplacé, fantaisiste ».

Sa vie religieuse

Il était simple avec Dieu, et ceci amène à essayer de comprendre sa vie religieuse. Je ne le fais qu'en hésitant, car à cet égard il était fort discret et je n'ai reçu de lui aucune confidence particulière. Les âmes qu'il dirigeait en savent sans doute plus long que moi.

Dès le moment où il pensa à se donner aux autres, au moins par les patronages, la valeur du christianisme lui apparut surtout dans les rapports personnels que celui-ci établit entre Dieu et nous. L'effort moral à la poursuite d'un idéal élevé, rendu possible et sincère par le contact étroit avec Dieu dans l'intimité évangélique et eucharistique, était l'aspect sous lequel se présentait volontiers pour lui le christianisme. Du reste on était au temps où, les cadres sociaux se laïcisant de plus en plus, les soucis du clergé se portaient avec insistance sur la formation individuelle des chrétiens. C'était le bienfait des œuvres, des patronages, du premier Sillon, l'ambition de principe des collèges des Jésuites. On cherchait avant tout à révéler aux âmes la religion personnelle et la vie intérieure. Et on avait grandement raison. Par la célébration quotidienne de la Messe, par la méditation de l'Evangile et de la formation des Apôtres, par la constatation des erreurs de l'Action française, par l'exercice même de l'autorité sacerdotale, par l'administration des sacrements, le cardinal s'intéressa davantage encore, dès le temps de Sainte-Croix, à la vie théologale, à l'aspect communautaire du christianisme. Les belles figures de nos saints Papes l'aidèrent à se sentir de plus en plus d'Eglise, à en être fier, et à prêcher à ses élèves la charité missionnaire, la communauté des chrétiens et l'obéissance religieuse au Souverain Pontife.

Evêque, son souci d'apostolat, les belles cérémonies de la cathédrale de Dijon, la perfection du chant et de la liturgie, charmèrent son âme. Il retrouvait, durables, les impressions passagères du jeune étudiant. « Je ne puis, écrivait-il autrefois dans ses notes, décidément plus entendre le *de Profundis* sans en être ému ; il est tantôt lugubre et lamentable, tantôt plein d'enthousiasme et d'espoir. Je ne m'étonne vraiment pas que certains déclarent croire au catholicisme pour raisons d'esthétique, comme Huysmans par exemple. » Ces cérémonies ancrèrent en lui comme un besoin de la communauté, le sens ecclésial.

Celui-ci alla s'accentuant toujours, à mesure que l'évêque se savait plus directement responsable d'une portion de chrétienté ; la succession de ses divers mandements en fournit la preuve.

Il put ainsi, tout le long de sa vie, accroître et voir s'accroître son besoin des vertus théologales et la théologie de l'Eglise, ouvrir sa méditation d'une façon plus habituelle aux perspectives du catholicisme intégral, à partir d'une conception peut-être un peu étroite, mais féconde et essentiellement religieuse, du christianisme.

Il trouva ses élèves de Sainte-Croix en avance à cet égard sur ce qu'avait été sa génération, plus soumis, plus pieux, que ne l'étaient ses contemporains. Il n'omit pas pour autant, nous l'avons dit, de leur parler de l'effort personnel et du cœur à cœur avec Dieu en Jésus-Christ, par l'Eglise et la vie sacramentelle. Il lui semblait même que le meilleur moyen de présenter l'Eglise est d'y faire voir ou trouver le Sauveur, et si le fait chrétien, l'histoire du christianisme, sont preuve de sa divinité comme l'a mis en relief le Concile du Vatican, ce qu'il y a d'essentiel dans le christianisme pris au sérieux, c'est encore et toujours Jésus-Christ.

Plus tard, après Sainte-Croix, il remarqua combien l'obéissance est difficile à l'homme et même au chrétien : la mobilité, l'indépendance, le simplisme (et non plus la simplicité) des générations suivantes le frappèrent et formèrent à ses yeux un contraste curieux avec le progrès que faisaient parallèlement les idées d'apostolat communautaire, d'équipe, de groupe, dont les mouvements d'Action catholique, l'estime des célébrations liturgiques, la Mission de France, témoignaient par ailleurs.

Après la dernière guerre il fut frappé de l'accentuation de l'esprit chrétien, au moins du souci de retour aux sources, de l'affranchissement intellectuel de la jeunesse et des difficultés de croire qui réapparaissaient fréquentes, dans une civilisation plus technique et brutale que jamais.

Il ne participa, dans son for intérieur, d'aucune manière à ces alternatives et à ces fluctuations. Son sens catholique alla se développant depuis sa jeu-

nesse, unissant de plus en plus à la religion personnelle et à l'attachement de tout son être à Jésus-Christ le sens de l'Eglise et l'amour de la communauté chrétienne, dont il avait pour une part la responsabilité directe au nom du Souverain Pontife. Ouvert aux inquiétudes, aux difficultés des autres, il resta dans la simplicité et la fermeté de sa foi, compatissant et secourable à tous ceux qui cherchaient appui et lumière.

Entrons plus avant. Quels étaient les actes de sa vie religieuse personnelle et comment étaient-ils accomplis ? Avant tout, là encore, dans la simplicité et l'obéissance. C'était en union avec toutes les âmes pieuses de la chrétienté qu'il disait son chapelet, le chapelet des bonnes femmes. Il récitait son bréviaire très exactement, posément, le plus souvent dans son bureau, le livre étalé sur la table, entre ses coudes, et les mains aux tempes ; il n'aimait pas qu'on le récitât dans la rue et en taquinait les Jésuites. Il ne s'en sentit dispensé en partie qu'une ou deux fois, en des journées où l'imprévu et le diable bousculèrent son emploi du temps.

Laissé à lui-même, il aurait préféré une autre forme de prière : la récitation l'intéressait moins que la lecture, et la prière vocale moins que la réflexion. Les contre-sens de certains psaumes, les invraisemblances de certaines légendes déroutaient son esprit d'historien et la brièveté de certaines homélies, tournant court au moment intéressant, le décevait. Aussi fût-il très heureux des travaux scientifiques entrepris sur la Bible depuis 25 ans, dont il attendait en particulier un renouveau d'intérêt pour la récitation de l'Office divin.

Le matin avant sa messe, il méditait sur des textes. M. l'abbé Sénéclauze écrit :

« Quant aux exercices de piété, la prière organisée, ils étaient certainement pour lui lourds et difficultueux : à un prêtre qui lui disait sa difficulté de faire oraison, il répondit : « Si cela peut vous consoler, je vous dirai que l'oraison sous sa forme classique fut toujours chez moi inexistante. Je me contente d'une préparation de la messe, d'une prolongation de l'action de grâces, au moins une heure en tout avec la messe », qu'il ne voulait pas que l'on rangeât parmi les exercices de piété. Cette dernière, il la célébrait toujours avec recueillement, avec respect, lentement : il préférait ne pas la dire que de la célébrer un peu bousculé par l'heure d'un départ. »

Dès la première retraite sacerdotale qu'il présida à Dijon, un de ses prêtres témoigna que le souhait de tous était de vouloir célébrer la messe comme leur évêque.

Son action de grâce, « toujours faite en application d'un principe, est toujours dans une complète atonie ». Et Monseigneur de conclure une autre fois encore :

« Peut-être ai-je facilement de la vie intérieure consciente, réfléchie, difficilement de la prière vivante, qui ne pèse pas, qui soit une conversation avec Dieu. Il n'est pas absurde de dire que je me sens normalement plus uni à Dieu en dehors des exercices de piété que dans ces exercices. » « Mais je puis témoigner qu'il faisait ces derniers quand même, par énergie, par esprit de foi, par volonté de mortification. »

Don Marmion a noté d'une manière semblable :

« Notre-Seigneur m'attire de plus en plus à une vie d'oraison dans la foi nue, sans consolation, mais dans la vérité.

« Il me semble que mon âme reste toujours au même point, c'est-à-dire beaucoup de clarté et de facilité quand je dois parler de Dieu ou exercer un ministère, mais, dans le cours ordinaire de la vie, un sentiment confus d'être uni au Christ et par lui de rester sous l'œil de Dieu, lequel œil demeure d'ordinaire dans une grande obscurité. « *Nubes et caligo in circuitu ejus.* »

Au-delà de la méditation discursive, le cardinal pratiquait une oraison diffuse à travers toutes ses journées.

Devant l'affolement des autres, dans ses propres angoisses, il trouvait le calme par la prière, comme il y trouvait l'inspiration des décisions opportunes.

C'est là nous semble-t-il, le principal aspect de sa vie religieuse et la raison de l'attirance qu'il exerçait. Il rayonnait la paix de Dieu. Il est très important d'ailleurs de remarquer que cette paix, cette disponibilité à l'égard d'autrui, ne venaient pas seulement de la possession de soi, d'une grande habitude de se maîtriser volontairement. Ce n'avait été que la préparation nécessaire.

Le P. Thomas Merton a écrit :

« Le point religieux dont toute sainteté dépend est le renoncement, le détachement, et l'abnégation (...). Tout cela n'est pas encore la sainteté. Mais c'est un commencement nécessaire parce que vous ne pouvez pas avoir de perfection surnaturelle si vous n'avez pas d'abord, par la grâce de Dieu, perfectionné votre nature au plan qui lui est propre. Avant de devenir un saint, il vous faut devenir humain »[1].

Le cardinal poussa peut-être plus avant ; se détachant de toute introspection, de toute complication, de tout repliement sur soi, il arriva à une simplicité positive assez exceptionnelle. Elle le rendit attentif à l'action de Dieu par lui et en lui, et peut-être fit-il tant soit peu l'expérience humaine de cette action divine.

Le même Père Merton ajoute :

« Notre activité personnelle est pour la plus grande part un obstacle à la pénétration de cette paisible et pacifiante lumière (donnée par Dieu), *sauf que Dieu peut exiger de nous, pour la charité et l'obéissance, certains actes et certaines œuvres et nous maintenir dans une union profonde et réelle avec lui par l'intermédiaire de ces actes et de ces œuvres*[2], à son bon plaisir et non pas en raison de notre fidélité »[3].

« Au mieux nous pouvons nous disposer à recevoir ce don magnifique en nous reposant au sein de notre pauvreté, en maintenant notre âme autant que possible vide de désirs pour tout ce qui séduit ou préoccupe notre nature, quelque purs ou sublimes que puissent être ces désirs. »

C'est en ce sens que, croyons-nous, doivent être interprétées ces paroles du cardinal :

« Je ne souhaite absolument rien au-delà de ce que je possède. Et je craindrais même tout changement de vie qui entraînerait un accroissement de responsabilités. »

Elles furent dites en 1929. Plus tard il disait :

« L'action m'a été jadis une joie. A présent contrairement à ce que l'on peut croire, j'y renoncerais très volontiers pour vivre d'une vie intellectuelle et religieuse personnelle. Je n'en conclus pas cependant que ce que je fais ne m'intéresse point. »

[1] *Semences de contemplation*, p. 143.
[2] C'est nous qui soulignons.
[3] *Ibid.*, p. 126.

Les dernières années de la guerre, le cardinal constatait :

« Voici trois ans que, par suite des événements, je n'ai pas fait de retraite. Mais je n'en éprouve pas le besoin. »

Qu'est-ce à dire ?

On a le droit de penser que les vies mystiques, où Dieu rend sensible aux âmes son action sur elles, ne sont pas uniquement des vies contemplatives. Le R. P. Lebreton, dans son beau livre « *Tu solus sanctus* » a bien mis en relief que ce peuvent être aussi des vies de souffrance ou des vies actives. Il nous semble que, pour des grâces moins hautes mais déjà spéciales, le cardinal bénéficia d'une faveur analogue. Parce qu'il était, dans sa vie active, constamment offert et renoncé, Dieu lui a fait sentir, dans le sens de dons naturels de sagesse et d'action, l'intime présence du surnaturel au milieu même d'occupations absorbantes. Présent à Dieu, il a eu la grâce d'être présent, avec lui et par lui, aux choses et aux âmes. Dans l'action faite au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans le sacerdoce du Christ qu'il portait en lui, le cardinal a goûté et saisi le passage de la grâce dont il était l'intermédiaire humble et soumis. Avant d'atteindre les âmes d'une manière insensible, cette grâce l'a rempli d'une manière plus savoureuse et plus profonde.

Si toute activité discursive dans l'ordre de la prière lui était difficile, c'est que pour lui la marche de la logique humaine était absorbée et immobilisée par son union à Dieu. Et la présence divine l'accompagnait dans l'action et s'y rendait plus sensible parce que cette action s'exerçait dans le sens d'aptitudes naturelles en demeurant cependant pleinement soumise aux vues de la foi et surélevée par elles.

A mesure que l'usure de la vie et la lassitude diminuaient ses activités, la présence de Dieu l'a pénétré plus directement et accaparé plus intimement.

Sa bonté

C'est pourquoi il nous paraît légitime de présenter les caractéristiques de l'influence et de la bonté du cardinal en fonction même de la vie intérieure qui s'y alimentait. Rarement la formule de spiritualité de l'action nous a semblé plus opportune. Mais que l'on n'oublie pas au prix de quelle préparation et sur quelle base cette action s'exerçait : elles tiennent tout entière dans la pensée si souvent exprimée :

« Tout faire en prêtre, en rédempteur, dans l'offrande de soi et le désintéressement total, l'humilité, et cela quoi qu'il arrive.

L'essentiel est en effet dans le double sentiment de l'offrande et en union avec le Rédempteur. C'est le fond de la piété sacerdotale. »

Il aurait pu être intimidant : le regard pénétrant de ses yeux clairs, son visage pâle, son large front régulier, la force et le timbre de sa voix, sa lenteur et son sérieux habituels ont, de fait, causé grande impression à certains adultes. On aurait pu dire de lui ce que sainte Jeanne de Chantal disait de l'évêque de Genève, auquel pour bien des traits de caractère, et non pas seulement quand il portait la barbe, on l'a souvent comparé :

« Il avait une gravité sainte, une majesté en toutes ses actions si humble et dévote qu'il répandait l'estime, la révérence et l'amour dans les cœurs de ceux qui conversaient avec lui. »

La jeunesse en tout cas ne s'y est pas trompée. Il l'aimait et elle l'aima. Un de ses neveux parle à son sujet d' « une royauté véritable que, sans l'avoir demandée, il exerçait sur sa famille d'un consentement tacite, unanime, spontané » et d'un « prestige qui rayonnait en lui d'une intelligence très haute et d'une bonté très simple ». A la fin de sa vie, il comptait cent quarante neveux et nièces, petits-neveux et petites-nièces ; il les connaissait tous, les jugeait exactement. Il resta fidèle aux affections familiales, faisant signe à ceux qu'il pouvait rencontrer dans ses déplacements, recourant à celles de ses sœurs ou de ses nièces qui pouvaient, pendant un bref séjour chez lui, l'aider à mettre dans ses livres ou ses papiers l'ordre auquel il tenait.

Par une discrétion réciproque et dans une affection raisonnable que tous partageaient, il ne sacrifia rien de ses devoirs de chef au désir de retrouver les siens.

« Le déplacement exprès, ajoute le même neveu, il se le permettait que lorsqu'il s'agissait d'aller visiter un malade, ou, dans une délicatesse dont nous savions le prix, assister à des obsèques. »

« (...) Il savait incomparablement lire dans les consciences et dans les cœurs.

« D'abord il s'en donnait la peine, ce qui est rare. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui portât autant d'intérêt à ceux qui lui parlaient. Le secret de l'affection qu'il inspirait tout de suite c'était pour beaucoup son art d'interroger, un art qui était une véritable vertu.

« Il écoutait admirablement. Avec patience. Avec une attention pleine de générosité. Avec une sollicitude toujours en éveil.

« (...) Il parlait seulement quand le visiteur avait dit ce qu'il avait à dire. Et comme il avait réfléchi en écoutant, sa réponse s'adaptait impeccablement à la question posée, à la difficulté rencontrée. Le bon conseil avait mûri .Alors Oncle Pierre s'exprimait avec une étonnante densité de pensée — de même que dans ses lettres si riches de substance (...). La cause était entendue. On faisait ce qu'il ordonnait ou recommandait. Car on sentait qu'il avait décidé le meilleur, qu'il avait choisi, à la lettre, « pour vous ».

« (...) Nous le voyions surtout au repas ou à la veillée. Il ne régissait, ne régentait pas la conversation, mais sa pensée, bien sûr, la dominait. Beaucoup de convives, même dans la jeune génération, tutoyaient Oncle Pierre (les enfants ne se trouvaient jamais plus à l'aise qu'avec lui) et le respect n'en était pas diminué.»

Il croyait à l'amitié. Ses souvenirs du Sillon, sa vie d'étudiant, lui en avaient de bonne heure donné donné le culte et l'expérience. Il resta fidèle à ses amitiés de Sorbonne comme de Séminaire. Camarade, confrère, supérieur ou évêque, avec lui les relations devenaient vite amicales et il leur suffisait de peu pour être de l'intimité. Non pas qu'il eût besoin d'être aimé, mais il sentait que l'affection ajoute à l'influence et permet d'être plus utile. Il ne s'y déroba jamais et la manifesta souvent dans ses paroles et dans ses lettres. Surtout dans ses actes.

Amitié forte d'ailleurs, virile, directe, assez sincère pour aller jusqu'au reproche. Il aurait volontiers dit comme Saint François de Sales : « Je n'aime pas les tendretés, mais cet amour royal pa-

reil à celui des bienheureux qui aiment tant et ne pleurent jamais. »

Il pleura cependant : dans ses deuils de famille les plus intimes, quand il fallut quitter Sainte-Croix, et devant de grands désastres moraux que son zèle n'avait pas pu conjurer.

« Un jour, raconte M. Brain, un de ses familiers doit lui présenter une lettre urgente. Monseigneur Petit de Julleville n'est nulle part. Finalement, son familier le trouve à la chapelle : il est assis, la tête dans ses mains et en larmes « Laissez-moi, de grâce, qu'on me laisse un moment. »

Son amitié constate-t-elle une injustice dont les autres sont victimes ? Il fait tout son possible et accepte de se compromettre pour la faire cesser.

Rendre service à la vérité lui semble en toute circonstance un devoir essentiel. Dire la vérité quand elle rend service, lui est un devoir doublement cher. C'est ainsi qu'il cherche à faire aboutir pendant la guerre les réclamations des forains privés alors de leur moyen de vivre. Et surtout après la guerre il use de son influence pour réclamer, sur les hommes qu'il a connus et qu'on suspecte, un jugement plus équitable.

Il serait vain de prétendre que le cardinal n'a jamais été trompé. Spontanément il croyait en l'homme. Comme prêtre il se sentait obligé à la bienveillance du premier accueil. Et l'on sait combien de gens cherchent à exploiter la charité, assiégeant les évêchés et le monde ecclésiastique, se réclamant de hautes relations, alléguant des services rendus, se donnant comme victimes, se disant acculés à la misère et, par elle, au suicide.

On faisait bonne garde, heureusement, avec doigté et finesse, autour du cardinal. Quelquefois pourtant le « tapeur » arrive à ses fins et le voici dans le bureau de l'archevêque. Le cardinal n'est pas facilement dupe : il a trop de sagesse pour tout croire. Mais comment faire pour se renseigner ? Le temps manque pour faire une enquête, l'importun est là, encombrant, à la fois obséquieux et tenace. Le cardinal s'en tire de son mieux, dévoilant la fourberie quand elle est trop notoire, ou procurant une adresse, au besoin se libérant par une petite aumône, calme et parfois ironique, malgré tout toujours bon, sans sévérité comme sans illusion.

Ses vraies générosités allaient ailleurs, là où il les savait, où il les devinait bien placées. Que de prêtres il a aidés dans des passes humiliantes ou douloureuses, que de pensions d'enfants il a, au moins partiellement, assumées sans que les intéressés en eussent connaissance ! Il n'était pas riche et ne tenait pas à l'être, mais il a fait de ses ressources l'usage le plus judicieux en même temps que le plus charitable.

Plus encore que son argent, il donnait un conseil sauveur, il donnait son temps, son influence, son affection, il donnait sa vie. C'est pourquoi l'existence auprès de lui était facile et douce. Les membres de l'administration diocésaine, ses prêtres en général, allaient, sans souci de le déranger, frapper à sa porte, si souvent et si volontiers ouverte. Ses domestiques étaient à l'aise avec lui : aucune manie, aucune saute d'humeur, aucune raideur.

« Avec ses familiers, raconte M. l'abbé Sénéclauze, comment le cardinal se comportait-il ? Avec une exquise bonté. Je ne l'ai vu que très rarement s'impatienter avec eux, encore se maîtrisait-il très vite. Il les accueillait toujours avec un très grand calme, ne trouvant jamais qu'ils le dérangeassent inopportunément, interrompant au besoin sa prière pour les écouter. Il faisait pleinement confiance à ses domestiques, qu'il laissait très libres dans l'organisation de leur travail. Aussi fût-il toujours servi par eux avec un parfait dévouement et tous l'ont pleuré avec de véritables larmes d'affection reconnaissante. « Jamais m'ont-ils dit, nous ne retrouverons semblable maître. »

« Rarement Monseigneur demandait. Il mettait sa mortification à ne pas vouloir déranger. Bien souvent alors fallait-il deviner ce dont il avait besoin. Je lui en ai fait parfois reproche... Il m'a toujours répondu par un très bon sourire, qui disait sa volonté de ne rien changer à cette manière de faire.

« On le servait sans contrainte, on l'abordait facilement. Il s'intéressait aux soucis de famille de ses serviteurs comme si c'étaient les siens. La cour de l'archevêché retentissait souvent des cris et des jeux de leurs enfants : il trouvait cela très bien. Les enfants venaient à lui avec confiance, il les taquinait gentiment. »

....

Une telle disponibilité, une telle facilité d'accueil, un tel souci des personnes, un tel désir de faire du bien, augmentaient beaucoup le nombre de ses visiteurs et le temps qu'il leur consacrait. Plusieurs, entrés chez lui avec la volonté d'être brefs, s'attardaient inconsciemment, mis en confiance. A Sainte-Croix, avec les enfants, le Supérieur n'aimait pas, au reste, les voir trop adroits à prendre congé.

On a bien des fois reproché amicalement au cardinal de se laisser accaparer par les visites. Nous avons dit déjà, parlant de Sainte-Croix, pourquoi il acceptait de sacrifier pour les autres un temps qui, absolument parlant, aurait eu meilleur emploi. Ce n'était pas de gaîté de cœur qu'il le faisait. Que de fois, dans sa correspondance nous en trouvons la preuve. De Dijon .

« Ici, mes premiers jours ont été encombrés de visites venues de tous les points de l'horizon. Il n'y a rien de mieux à faire que de s'y résigner, mais il serait bon et utile cependant de trouver un peu de paix et d'isolement. Chimère ! »

« J'ai eu jusqu'ici des vacances terriblement chargées de réceptions. Aucun travail intellectuel n'a été possible. C'est une vraie épreuve. »

« Ici tout va bien, sauf que je reçois beaucoup ; plusieurs heures par jour, ce qui est un assez gros sacrifice et une grande gêne en raison de mon travail. »

De Rouen : « Je crois que je mourrai emporté par un tourbillon. J'ai un mois de Juin sans aucune liberté. Je voudrais travailler. J'ai faim et soif de travail. »

Avec moins de facilité, tant d'heures prises par les gens du dehors auraient nui à la préparation de certains documents, à l'information nécessaire, à la lecture. Mais le cardinal arrivait à faire face aux obligations de sa charge sur le plan de la pensée. Il savait, d'ailleurs, par avance, pour tout travail intellectuel le nombre d'heures qu'il y faudrait passer. L'idée qu'il aurait pu rester des journées à chercher une inspiration qui ne viendrait pas, ou attendre la plume en l'air une formule ou une expression adaptée à sa pensée, ne traversait pas son esprit. Toute rédaction d'un mandement était à peu près définitive. Facilité déconcertante, oui. Mais aussi preuve qu'il portait constamment en lui le souci de sa charge, qu'il conservait partout devant ses yeux l'image de ses fidèles et de ses prêtres, qu'il pensait sans cesse à eux et à leurs besoins

d'âme, et que son zèle, toujours sous pression, l'amenait, par une trituration inconsciente, à mettre au point dans son cœur les sentiments et les idées les plus utiles à exprimer ensuite.

Car l'émiettement de ses journées n'a pas empêché le cardinal d'occuper une grande place dans sa génération. Comme un Dupanloup ou un Freppel ? Non pas. Il n'était pas batailleur, ne cherchait pas la contradiction, acceptait d'attendre, de se solidariser avec ses collègues. « Le document que nous avons signé par ordre, écrivait-il, me désole : lourd, lourd, « pompier » mal composé, mal écrit, hâtivement bâclé ». Et on se souvient que, à propos du catéchisme, il ne voulut pas imposer ses vues. N'empêche qu'il faut signaler à son actif le progrès même de ces questions d'enseignement religieux, et la place qu'elles ont prise devant tout l'épiscopat. C'est à lui aussi que l'on doit, dans beaucoup de maisons d'enseignement, la décentralisation et l'approfondissement de l'influence par les préfets de division : l'exemple de Sainte-Croix a porté ses fruits. C'est lui qui, dans l'organisation des diocèses, a montré au maximum comment l'Action catholique n'est pas une institution complémentaire, parfois gênante pour la vie paroissiale, une sorte de corps franc, mais l'animation même des paroisses. C'est lui qui, un des tout premiers, a consacré au service des prêtres une sorte d'aumônier du clergé, les visitant, les réunissant, les comprenant et les aidant à valoriser leur sacerdoce. C'est lui qui, par les réunions de canton, a serré de plus près les problèmes et inauguré les enquêtes et les statistiques d'où sont sorties, depuis, tant de constatations parfois sévères, toujours utiles. C'est lui qui, dans les séminaires, a pensé le premier à détacher du reste les premiers mois ou la première année, pour assurer, après la vie scolaire et ses routines, une montée plus consciente et plus fervente vers l'offrande et vers l'autel. C'est grâce à lui, pour une large part, à la séduction comme à l'autorité de son exemple, que se sont établies normalement des relations constantes et simples entre beaucoup d'évêques et leur clergé des œuvres et des paroisses. Nous savons aussi que certaines nominations ou promotion d'évêques, et parmi eux, des esprits les plus directs, les plus capables de tout entendre et de tout comprendre, sont dues, pour une part, à la confiance que le Nonce apostolique avait en lui.

Mais, encore au-dessus de tout cela, pour ceux qui l'ont connu de près, le souvenir dominant est celui, imprescriptible, d'une grande âme et d'un grand cœur, surgi d'au milieu d'eux, orienté dans le sens même de leur vie, mais les devançant dans la voie du bien et de l'amour effectif de Dieu et des âmes. Rien d'un prophète annonçant le grand jour de Yahweh ; tout d'un apôtre se dépensant pour les âmes, trouvant la joie dans l'épreuve et partout, passant en faisant du bien.

VICAIRE, CURÉ OU... PROFESSEUR

« Tu ne vas tout de même pas passer toute ta vie là-dedans ! » me disait, un jour, un curé, ancien camarade de classe, en parlant du collège où je suis professeur.

Des réflexions comme celle-là, nous en avons tous entendues, et tout en faisant la part de la taquinerie amicale qui les inspirait, nous en avons gardé souvent l'impression amère qu'on ne nous comprenait pas et qu'on nous tenait, sinon pour des inutiles, du moins pour des gens qui ont la vie belle, alors que les autres s'épuisent dans les multiples tâches du ministère paroissial.

Les remarques qui vont suivre n'ont aucune prétention : elles sont tout au plus le point de vue du « professeur moyen » sur une question souvent discutée entre prêtres, et leur auteur serait trop heureux s'il pouvait obtenir pour ceux qu'on appelle parfois les « bourgeois des collèges », au moins une mention honorable au palmarès des activités sacerdotales.

* *

Il peut paraître surprenant à première vue que des prêtres, formés pour la plupart dans des séminaires, aient souvent une assez piètre idée de la fonction professorale exercée par leurs confrères. Pour trouver une explication à cet état d'esprit, il faut peut-être remonter jusqu'au temps où ils étaient eux-mêmes élèves. Certains d'entre eux, en effet, ont connu une époque où il était reçu de ne pas corriger toujours toutes les copies. Bien sûr, la valeur personnelle des professeurs ne s'en trouvait en rien diminuée. La préparation de certains cours, surtout dans ce qu'on appelle les hautes classes, demande en effet beaucoup de temps, et il faut parfois faire des prouesses pour la mener de front avec la correction des devoirs. Mais les élèves, comme tous les jeunes, sont portés à juger exclusivement d'après les apparences. Même si leur application personnelle laisse souvent à désirer, ils veulent que leurs maîtres leur donnent des preuves tangibles de travail, et si, pour des raisons qu'ils ignorent, ils ne possèdent pas ces preuves, ils ne tardent pas à conclure que le professorat est un métier qui ne fatigue pas son homme.

Et puis il y a les vacances : 4 mois tout compris, sans compter les jeudis et les dimanches.

On surprendrait peut-être certains confrères du ministère en leur disant que les jeudis et dimanches ne sont pas pour les professeurs les jours de repos absolu qu'ils s'imaginent parfois. D'abord il y a, comme les autres jours, les classes du lendemain à préparer, et c'est là une obligation à laquelle on ne peut pas se soustraire même quand on a enseigné la même matière pendant plusieurs années. Une classe insuffisamment préparée manque obligatoirement de précision et elle ne satisfait pleinement ni celui qui la fait ni ceux qui y assistent. La halte du jeudi et du dimanche est aussi mise largement à profit par les professeurs pour s'acquitter de ce qu'il y a de plus ingrat dans leur tâche : la correction des copies. En effet, l'horaire des jours de classe est habituellement si chargé

qu'il ne leur laisse que peu de temps pour la mener à bien, et la remettre à plus tard c'est s'exposer à ne plus pouvoir en sortir. Enfin, le jeudi est, dans la plupart des collèges, le jour de la composition hebdomadaire ; dans certains, le tour de surveillance revient toutes les trois semaines. Je dis bien surveillance et pas seulement présence, car le temps n'est pas encore venu où l'on peut faire confiance aux élèves au point de ne leur accorder, pendant 2 heures, qu'un regard distrait. Et tandis que nous surveillons un groupe d'élèves, d'autres composent peut-être pour nous dans une autre salle. Voilà donc un nouveau contingent de copies qui viennent s'ajouter aux devoirs de semaine et qu'il faut corriger rapidement pour que le résultat puisse en être donné dans un délai raisonnable.

Que dire maintenant des grandes vacances ? Ceux qui n'ont que 15 jours ou 3 semaines de congé par an les trouvent démesurément longues, et ils se demandent si les professeurs sont tellement fatigués à la fin d'une année scolaire que 3 mois de repos leur soient nécessaires avant d'en aborder une nouvelle.

D'une façon générale, l'enseignement n'impose pas une grosse fatigue physique, mais il met les nerfs à rude épreuve, surtout de nos jours où les classes sont surchargées d'élèves particulièrement agités. C'est d'ailleurs pour eux et non pour leurs maîtres que les vacances ont été d'abord instituées. Sans doute, on pourrait les souhaiter moins longues en été et mieux réparties le reste de l'année, mais elles sont ce qu'elles sont, et il faut chercher à en faire le meilleur usage possible. Les professeurs les voient venir avec plaisir, d'abord parce qu'elles leur permettent de se reposer, et beaucoup en ont grand besoin, mais aussi parce qu'elles leur procurent le loisir de lire davantage et de mettre bien des choses au point, en vue de la reprise des cours.

Hélas, il y a une ombre au tableau ! Dans certains établissements, les vacances ne sont pas payées et les professeurs ne disposent que des honoraires de messes, quand ils en trouvent, sans l'appoint même modeste d'un casuel. Sans doute ils peuvent rester au collège sans bourse délier, mais le personnel de service a besoin de repos lui aussi, les Religieuses s'en vont à la Maison-mère pour leur retraite annuelle, et que diraient les Economes si tous les professeurs décidaient d'un commun accord de passer toutes leurs vacances dans la maison ? L'indemnité allouée à ceux qui partent est purement symbolique. Il faut donc chercher quelque chose et cela est particulièrement nécessaire si le professeur doit pourvoir à la subsistance de parents âgés et sans fortune. Aussi, tandis que certains partent pour les camps ou colonies de vacances, les autres assurent des remplacements dans les paroisses, font les cours de révision pour la deuxième session de baccalauréat, ou plus prosaïquement s'inscrivent comme correcteurs de devoirs de vacances dans des organismes de cours par correspondance.

Bref, les professeurs ne sont pas aux travaux forcés, mais ils travaillent plus qu'il n'y paraît souvent, même pendant les vacances. D'ailleurs s'ils avaient vraiment la vie si douce, comment se fait-il qu'après un certain nombre d'années d'enseignement, beaucoup d'entre eux désirent goûter au ministère paroissial, et que d'ordinaire on trouve si peu de sympathie auprès des séminaristes pour la carrière professorale ?

* *

A première vue, cet argument *ad hominem* semble décisif, mais au fond il fait rebondir la question et élargit le débat. Les confrères qui quittent l'enseignement ne manquent pas de faire remarquer, en effet, qu'ils cherchent dans le ministère paroissial un apostolat plus varié et plus consolant ; et ceux des jeunes prêtres qui redoutent d'être nommés dans un collège disent que le professorat leur semble incompatible avec la vocation sacerdotale telle qu'ils la conçoivent.

Il est évident que le champ d'action d'un professeur est extrêmement limité, et que sa vie réglée par un horaire rigoureux ne connaît guère l'imprévu, ce « petit grain de fantaisie » qui est un des charmes de l'existence. Il est certain aussi que l'enseignement est une tâche ingrate qui n'apporte guère de consolation. Il ne faut pas exagérer, on trouve heureusement dans toutes les classes des élèves qui se rendent vraiment compte de ce qu'ils doivent à leurs professeurs, mais combien ne voient en lui qu'un obstacle dressé en permanence face à leur paresse ou à leur indiscipline !

Ceux qui n'ont pas la vocation d'enseignement chevillée au corps, pour ainsi parler, ont donc bien raison de désirer un genre d'apostolat qui réponde mieux à leurs aspirations. Mais il semble que les jeunes prêtres ont tort de considérer *à priori* comme une catastrophe leur nomination dans un collège, sous prétexte qu'ils ne pourront pas y exploiter à fond les richesses de leur sacerdoce

Le plus souvent, en France, le professeur est en même temps confesseur et directeur, et par le fait qu'il a les élèves sous la main, il se trouve dans de meilleures conditions que le prêtre de paroisse pour exercer ce ministère si important. De plus, il est souvent chargé du cours d'instruction religieuse, et le voilà catéchiste comme s'il était vicaire ou curé, avec cet avantage qu'il s'adresse à un groupe moins nombreux et plus homogène, donc plus facile à suivre et à intéresser. Dans les collèges où un tour de prédication est établi au début de l'année, le professeur est appelé souvent à prendre la parole au cours de la messe dominicale devant un auditoire composé d'enfants, ou de jeunes gens qui ont sensiblement le même âge, d'où pour lui, la possibilité qui fait défaut à la plupart des prédicateurs, d'avoir un enseignement plus direct et mieux adapté. Enfin les différents mouvements d'Action Catholique : Scouts, Jécistes, Croisés, Cœurs Vaillants, etc..., offrent un beau champ d'action sacerdotale à ceux qui veulent bien en devenir les aumôniers.

Les occasions ne manquent donc pas aux professeurs d'exercer un fructueux ministère dans le cadre même de leur collège. Si, en plus, on demande leur aide dans les paroisses, ils sont toujours heureux de rendre service, à condition toutefois que ces activités extérieures ne soient pas trop prenantes. Ils ne peuvent pas oublier, en effet, qu'ils se doivent d'abord à leurs élèves et qu'ils n'ont la libre disposition de leurs loisirs que dans la mesure où ils ont d'abord satisfait à leurs obligations professionnelles.

Reste maintenant à envisager le cas, sans doute assez rare, du prêtre qui serait uniquement professeur, et à nous demander s'il pourrait quand même faire œuvre vraiment sacerdotale, tout en se cantonnant dans l'enseignement des sciences humaines y compris celles réputées les plus profanes. Les confidences d'un Jésuite éminent apportent une réponse à cette question. L'an dernier, au cours d'une récollection il déclarait : « Après Dieu, je dois ma vocation à un professeur de mathématiques qui ne m'avait pourtant jamais parlé de religion, tout simplement parce qu'en le regardant vivre, je trouvais qu'il avait l'air heureux d'être ce qu'il était. »

Ce n'est qu'un témoignage, mais il illustre bien cet axiome suivant lequel on vaut plus par ce qu'on est et ce qu'on fait que par ce qu'on dit. Nous croyons tous à l'influence de l'exemple, nous prêchons qu'il est plus déterminant que la parole ; n'y aurait-il donc que dans les collèges qu'il n'aurait aucune valeur ! Tous les dirigeants et aumôniers de mouvements d'Action catholique proclament la nécessité absolue du contact individuel pour la formation des militants ; les prêtres de paroisse eux aussi savent bien qu'ils obtiennent souvent beaucoup plus de leurs fidèles en les visitant qu'en les haranguant du haut de la chaire. Y a-t-il un endroit où le contact avec le prêtre soit plus facile et plus permanent que dans un collège ? Enfin les Aumôniers de colonies de vacances et de camps Scouts ou Jécistes, vantent les heureux résultats obtenus par quelques jours ou quelques mois de vie commune. Pourtant camps et colonies ne sont, après tout, que des milieux artificiels où le garçon ne vit que pendant une partie de ses vacances. Le collège, lui, est un de ses milieux naturels, il y passe presque toute sa journée pendant huit mois de l'année ; est-il concevable qu'après avoir côtoyé des prêtres pendant si longtemps, il n'en retire aucun profit spirituel ?

* *

Avant de terminer il faut encore faire justice d'une dernière objection qui est peut-être la plus courante. Pourquoi immobiliser tant de prêtres dans les collèges au service des fils de la noblesse et de la bourgeoisie, alors que les milieux populaires auraient si grand besoin de leur ministère ? Maintenons nos établissements secondaires catholiques, mais remplaçons progressivement les prêtres qui y enseignent par des professeurs laïcs éprouvés et sérieusement préparés.

Si on considère le nombre des professeurs, par rapport à celui des élèves il apparaît certainement très élevé et disproportionné, mais cela tient aux conditions mêmes de l'enseignement secondaire. Les disciplines en sont si variées que la même personne ne peut ordinairement pas en professer plusieurs : de plus, pour faire un travail utile, le nombre des élèves et des heures de cours doivent être limités, ce qui entraîne des dédoublements de classe et par conséquent la nomination de nouveaux professeurs. Il est possible qu'ici ou là des regroupements soient désirables, mais c'est à l'autorité diocésaine de décider comment ils peuvent être réalisés ; en tout cas cette question délicate n'est nullement de la compétence du professeur moyen dont on veut essayer de préciser le point de vue.

Quant au recrutement de nos collèges, il faut l'envisager avec réalisme, et laisser de côté tout préjugé ou préférence personnelle. La noblesse et la bourgeoisie ont toujours été et seront probablement longtemps encore ce qu'on appelle les « classes dirigeantes ». Est-ce un bien ou un mal ? C'est une question dont on peut discuter à l'infini, mais cela ne change rien à la réalité, et en éducation il n'y a que cela qui compte.

Faut-il ajouter qu'il n'y a pas de classe sociale de droit divin au service de laquelle toutes les activités sacerdotales devraient être consacrées. Personne ne songe à nier que le monde du travail est en pleine évolution et qu'il faut beaucoup de prêtres pour s'occuper des multiples œuvres que nécessite l'apostolat en milieu ouvrier, par exemple. Mais il semble qu'il serait pour le moins imprudent de se désintéresser de l'éducation de la classe bourgeoise sous prétexte de hâter l'avènement de la « promotion ouvrière ». Il fut un temps qui, après tout n'est pas tellement éloigné, où la masse des ouvriers étaient chrétiens et la masse des bourgeois anti-cléricaux. Actuellement c'est le contraire. Quel sera l'élément déterminant dans la conversion du monde du travail ? Nous ne le savons pas, mais il n'est pas douteux que nos collèges ont joué un rôle de premier plan dans la transformation de la société bourgeoise voltairienne. Pour ne citer qu'un exemple, quand l' « Externat des Enfants Nantais » a été fondé il y a 103 ans, 2 hommes seulement faisaient leurs Pâques dans la paroisse Saint-Nicolas, sur le territoire de laquelle il se trouvait alors. De nos jours, rien que pour la ville de Nantes, un nombre très important de représentants des professions libérales est constitué par *d'anciens élèves*, tandis que le collège est fier d'avoir donné au diocèse ou aux missions 130 prêtres et séminaristes actuellement vivants.

S'il est nécessaire de travailler à reconquérir ce qui a été perdu, il ne faut pas s'exposer en même temps à perdre ce que d'autres avant nous ont eu tant de peine à regagner !

On dira peut-être que tous ces résultats auraient pu être obtenus de la même façon par des professeurs laïcs, dûment préparés et encadrés par des aumôniers dynamiques. C'est possible, mais ce n'est pas sûr. En tout cas, s'ils devaient un jour assurer la relève des prêtres, ils ne pourraient pas se contenter du traitement qui leur est servi et qui n'est acceptable que dans la mesure où il est complété par les honoraires de messes. Il faudrait donc augmenter le prix des pensions et l'éducation secondaire catholique deviendrait presque exclusivement le privilège des enfants de familles riches. Enfin et surtout, il n'est pas certain que les parents qui font parfois de gros sacrifices pour nous confier l'éducation de leurs enfants continueraient à les envoyer dans des collèges où les professeurs, même hautement qualifiés, ne seraient plus des prêtres.

* *

Les prêtres-professeurs ont un rôle à jouer dans l'apostolat moderne. Rôle nécessairement limité, mais combien important puisque c'est à eux qu'est confiée la formation de ces élites qui sont les cadres naturels de la nation.

Nous pouvons donc reprendre en la modifiant

légèrement, la formule du début : *vicaire, curé* ET *professeur*, il y a de la place pour toutes les bonnes volontés et tous les talents, car comme le dit l'axiome inspiré par la sagesse populaire : il faut de tout pour faire un monde !

R. TAUPIN.

SUR LE PROGRESSISME

Un livre et deux revues

On ne trouvera pas ici une nouvelle étude sur le *Progressisme*. Le sujet a déjà été traité par l'*Ami* en 1949 (n° 11, p. 161-73), sous le titre : « Chrétiens Progressistes ». L'article exposait le programme de l'Union des Chrétiens Progressistes (U.C.P.) et faisait les mises au point nécessaires, corroborées par un paternel avertissement du cardinal Suhard (du 31 janvier 1949).

Nous nous contenterons d'une simple présentation, dans un but d'information, de quelques travaux récents sur cette même question, que de pénibles événements ont remise en actualité.

* *

Un livre. C'est celui du R. P. SIMON, O. M. I. **L'Impossible Alliance.** — In-8, coll. « Ecclesia ». Paris, A. Fayard.

Le titre annonce bien la manière dont sera conduite cette étude. Après avoir précisé (ch. I), la « position des progressistes », l'A. prouvera dans le détail que l'alliance dont rêvent les progressistes est impossible à réaliser.

Tout ce chapitre, d'un style clair et alerte, appuyé sur des textes significatifs du mouvement, décrit l'intention et la position des progressistes : libérer l'Eglise du capitalisme, marcher dans le sens de l'histoire, avec le prolétariat qui a la promesse de l'avenir, donc collaborer avec le communisme. Le progressisme prétend que cette collaboration, non passagère mais habituelle, est possible. Et de relever les convergences entre christianisme et marxisme : valeur du travail, condamnation de la guerre, croisade de la paix, universalisme, tension eschatologique vers un renouvellement du monde. Alors ne peut-on pas partir la main dans la main, travailler à la même révolution temporelle, sur un même programme politique (p. 31 à 35) ? On objecte les divergences doctrinales. Mais le progressiste prétend bien se garder indemne de l'athéisme et du matérialisme ; il espère « donner une âme au marxisme » ; en attendant, la consigne est d' « humaniser avant de christianiser ».

Les ch. suivants réfutent ces prétentions. D'abord est écarté le faux dilemme : capitalisme ou communisme. N'y a-t-il pas une troisième voie éclairée par les principes du catholicisme social ? Les condamnations et les directives de l'Eglise montrent son indépendance à l'égard du capitalisme et son seul souci de sauvegarder la dignité de l'homme et sa fin surnaturelle.

Le ch. III s'attaque au slogan du « sens de l'histoire ». La baudruche est dégonflée par réflexion sur les faits : les démentis apportés par l'histoire aux prévisions de Marx jettent le doute sur son prophétisme. Et la manière d'agir des communistes au pouvoir éclaire sur la signification du « sens de l'histoire » : une minorité fait l'histoire en imposant son plan à une multitude résignée ou impuissante (p. 72). Il y a, néanmoins, une part de vrai dans l'intuition de Marx et le chrétien peut la dégager pour la situer dans sa vraie lumière : une avancée de l'humanité, commandée par l'Incarnation du Verbe, préparée d'abord, puis en voie d'achèvement vers la Parousie (p. 80).

Les ch. V et VI sont capitaux. L'athéisme y est dénoncé comme le fondement du marxisme, l'un et l'autre unis par un lien infrangible. Vaine est donc la prétention d'adopter sa dialectique sans adhérer à son athéisme. Vaine aussi l'espérance d'une évolution du marxisme, à moins qu'il cesse d'être lui-même. Mais la souplesse de la tactique ne doit pas masquer la réalité : « aujourd'hui comme hier » le communisme reste athée et persécuteur. Le communisme, c'est-à-dire le parti, et le parti, c'est l'Etat (p. 113-114).

Une confrontation entre morale chrétienne et morale marxiste montre une fois de plus l'impossibilité de l'alliance. Le sens des valeurs disparaît avec l'athéisme. Comment prétendre « humaniser avant de christianiser » ? L'athéisme déshumanise et l'homme ne peut vraiment se réaliser que dans « l'atmosphère chrétienne ».

Cette perversion ou cette équivoque qui affectent les valeurs que nous défendons sont dénoncées dans les chapitres sur la communion des saints, le travail, la paix, l'idéal évangélique. Et puisque le progressisme fait état de la situation de l'Eglise orthodoxe au sein de l'U.R.S.S. la question est examinée. Le livre se termine par la citation de la Déclaration de l'Episcopat français du 28 avril 1954 et par le rappel du décret du Saint-Office du 13 juillet 1949.

L'étude du P. Simon est une œuvre bien informée, où la fermeté doctrinale s'allie à la charité de l'apôtre. Elle offre à ceux qui n'ont pas compris la raison des interventions de l'Eglise une lumière convaincante, tant est développée l'opposition catholicisme-communisme. Si l'on a parfois l'impression qu'est oublié le cas de conscience du progressiste, tout concourt finalement à l'éclairer, en l'invitant à reconnaître la sagesse des décisions de l'Eglise. On peut regretter que cet ouvrage ne comporte ni table des matières, ni table analytique.

* *

La *Chronique Sociale de France*, qui en cette année 1955 vient de renouveler sa formule et sa présentation, a consacré son cahier n° 3 (15 mai 1955), au sujet qui nous intéresse : « *Progressisme et Intégrisme* ». Pour rester dans le cadre de notre information, nous ne retiendrons que le premier volet du diptyque.

Le R. P. GUISSARD (rédacteur à *La Croix*) analyse « quelques réactions des catholiques en face du communisme » : tel est le titre de son article, où nous relevons les passages suivants :

(En face du dynamisme dont fait preuve le militant communiste). « Le complexe d'infériorité est sans doute le symptôme le plus clair de la hantise de l'efficacité. On réduit à presque rien le rôle social des catholiques dans le passé : humilité aussi éloignée de la vérité que la suffisance des heureux qui estiment en avoir assez fait. On conteste la présence des chrétiens dans le monde

ouvrier ou on sous-estime les résultats. Cela aurait son utilité si on voulait seulement mettre les catholiques en face de leurs insuffisances... Il apparaît malheureusement que, chez certains, la démarche critique aboutit à exalter l'efficacité communiste pour nier celle du christianisme.

Il y aurait beaucoup à dire sur les équivoques de l'efficacité, quand on établit de cette façon un parallèle entre les chrétiens et les communistes. Etablir le parallèle suppose déjà que l'on accepte des risques de confusion quant aux types d'action, quant aux finalités, quant au plan sur lequel on se place pour juger de la réussite ou de l'échec. On se demande si l'efficacité dans le temporel n'est pas devenue une fascination qui fait oublier les justifications propres de l'action chrétienne » (p. 237).

Et sans doute les progressistes prétendent échapper à ce complexe. S'ils apportent leur collaboration au communisme, c'est « en sauvegardant l'autonomie de leur foi » et en écartant « le péril d'utilisation politique ». Le R. P. leur rend cet hommage : « Ce recours à la lucidité et à la pureté, s'il était assuré de ne jamais succomber à un asservissement pratique, n'aurait évidemment rien à voir avec un complexe d'infériorité » (*ibid.*). Néanmoins le glissement s'est trop souvent produit et l'Eglise a dû condamner et redresser. Les progressistes s'y entendent à nuancer leurs exposés. Leurs réactions sont complexes.

« Mais cette complexité est-elle nécessairement le signe d'une fructueuse approche de la vérité ? Ne révèle-t-elle pas un intellectualisme qui se sent à l'aise dans les dosages, la gymnastique de concepts, le non-conformisme sentimental ? Ce serait la pire disgrâce pour des hommes qui ont la certitude de penser et d'agir en réalistes » (p. 238).

L'article de J. Folliet « *Progressisme et Intégrisme* » porte en sous-titre : « *Essai d'analyse existentielle* ». Il s'agira donc moins d'un examen doctrinal que d'un essai d'analyse psychologique.

« Rechercher, par dessous les justifications et les rationalisations, les mobiles profonds d'ordre sentimental et quasi viscéral, les complexes d'instincts, de sentiments et d'images en rapport avec les tempéraments, les traditions, les milieux sociaux, les expériences individuelles ou collectives, bref (il s'agit) de « démystifier » les affirmations théoriques en tirant au jour leurs racines conscientes ou subconscientes » (p. 264).

Ayant défi i le progressiste, le vrai et non le pseudo-progressiste, J. F. décrit ainsi l'aire de son recrutement :

« A vrai dire, ces progressistes se sont relativement peu recrutés parmi les ouvriers chrétiens, sauf une fraction du Mouvement de Libération du Peuple, quelques militants catholiques de la C. G. T. et quelques convertis venus de l'extrême gauche (le cas de ces derniers, le plus pathétique, pose d'ailleurs les problèmes les plus angoissants).

La tendance progressiste paraît avoir trouvé le plus grand nombre de ses représentants au sein des milieux intellectuels, particulièrement parmi ceux qui touchent à l'Université... On peut y ajouter quelques ingénieurs, quelques travailleuses sociales, quelques médecins, quelques jeunes prêtres et religieux, quelques séminaristes.

Le nombre des progressistes véritables a d'ailleurs toujours été fort limité dans l'ensemble du catholicisme français : quelques milliers au plus » (p. 267).

Le caractère « passionné et passionnel de leur attitude » se présente comme un fait bien établi. Tests révélateurs : leur jugement sur la Russie, la paix, la persécution religieuse, les expériences apostoliques en milieu ouvrier. « Mouvement passionnel, viscéral, enraciné dans la vie de notre époque », il se donne des raisons, des justifications. J. F. en montre le simplisme et la fragilité. Puis il ajoute :

« Tout cela est vrai, sur le plan de la raison pure. Dans les âmes ouvrières, droites, simples, souvent tout d'une pièce, emportées par des sentiments forts, influencées par le collectif, ces arguments de raison se heurtent à des impressions et des actions puissantes, à l'expérience quotidienne de la misère, de la gêne, de la dépendance, de l'humiliation, du combat ouvrier où, qu'il le veuille ou non, le chrétien se trouve fréquemment au coude à coude avec des communistes. La raison se heurte aussi à des faits — irrationnels parce qu'historiques — mais terriblement gênants. A l'heure présente, aucun parti d'inspiration chrétienne ne donne satisfaction — je ne dis pas pleine satisfaction, mais satisfaction tout court — aux milieux ouvriers ; aucun parti d'inspiration chrétienne ne défend les intérêts ouvriers comme ils mériteraient d'être défendus, ne travaille à la promotion ouvrière comme il importerait d'y travailler, efficacement et rapidement ; de telle sorte que les ouvriers chrétiens, lorsqu'ils veulent essayer une action politique, subissent inévitablement la tentation du communisme.

Nous savons que malgré ses prétentions, le communisme n'est pas un parti ouvrier, mais comme tous les partis français, composite, qu'il voit, dans la défense des intérêts ouvriers, un moyen d'action politique en vue du pouvoir, et que sa conception totalitaire et matérialiste de la promotion ouvrière dictature sur le prolétariat plus que dictature du prolétariat, telle que la réalise l'U.R.S.S., n'est pas, au fond, celle de la majorité des ouvriers français. Mais dans la mesure où l'on paraît laisser au parti communiste le monopole de la représentation ouvrière, on expose du coup le monde ouvrier, y compris les chrétiens, à la tentation communiste à laquelle le progressisme succombe plus qu'à moitié. « Ne nous induisez pas en tentation », pourraient dire les chrétiens ouvriers à leurs frères des autres milieux. L'étonnant, ce n'est pas qu'il y ait des ouvriers chrétiens progressistes, mais qu'il y en ait, en fin de compte, si peu. C'est l'honneur du christianisme exigeant des militants ouvriers chrétiens que cette résistance à la tentation communiste. Mais comme les chrétiens des autres catégories sociales ont de la peine à le comprendre... » (p. 271).

Poursuivant son analyse, J. F. examine l'attitude des progressistes à l'égard de l'Eglise. Ils affirment leur attachement. Mais la confusion qui a présidé à leur alliance avec le communisme retentit ensuite sur leur attitude dans l'Eglise, et spécialement à l'égard de la hiérarchie. Leur fidélité sera heureuse de s'abriter sous l'autorité de certains textes qui vont dans leur sens. Mais leur audace leur soufflera de passer outre à ce qui les gêne, et à se faire les « champions de l'Eglise invisible contre l'Eglise visible », celle-ci regardée comme liée aux structures bourgeoises capitalistes.

J. F. note aussi

« une étrange psychologie doloriste et sacrificielle... A cet état d'esprit, la condamnation par les autorités religieuses paraît une sorte d'épreuve inévitable et, pourrait-on dire, une manière de bénédiction, qui prouve les virtualités d'avenir incluses dans une pensée ou dans un mouvement. Quelques exemples historiques, en général assez mal compris, servent de support à cette curieuse théologie de l'histoire qui confond contradiction et condamnation, témérité et fécondité, imprudence et audace... » (p. 276).

On pourrait accoler à cette description la devise que nous avons entendue : « Souffrir pour l'Eglise, souffrir par l'Eglise », entendez « dans une opposition à l'Eglise ». Mais le Christ en son agonie n'a jamais voulu sortir de la volonté de son Père ; et l'agonie du chrétien, pour rester dans cette ligne rédemptrice, ne peut pas se situer en dehors de l'obéissance à l'Eglise visible.

* *

La *Revue de l'Action Populaire* (mai 1955), présente en liminaire un important article du R. P. Bigo sur « *Le Progressisme en France* ». Cet article a été tiré en brochure (chez Spes).

Après la condamnation de l'*Action Française*, un livre avait paru : « *Pourquoi Rome a parlé?* » Le R. P. reprend l'intention de ce livre. Il se propose d'expliquer pourquoi la hiérarchie a condamné le progressisme ; de la sorte il voudrait dissiper le malaise de certaines consciences, procurer la paix, convier à une action dans une voie de fidélité.

Comme les autres études sur ce sujet, l'article débute par la définition du progressisme. Inutile d'y revenir. Le progressisme, poursuit-il, a eu le mérite de poser un certain nombre de problèmes, interrogations à la conscience du chrétien qui veut être présent à son époque. Témoin de la révolution ouvrière en marche, il se demande ; quel est le sens de cette montée ouvrière dans la perspective chrétienne? Comment l'Eglise, qui en est absente, peut-elle y prendre pied? Mais la force agissante du mouvement ouvrier étant, en fait, le communisme, peut-on se refuser de collaborer avec lui et jusqu'où ?

Malheureusement dans la recherche des solutions, la conscience de nos progressistes s'est peu à peu marxisée. Et c'est pourquoi l'Eglise est intervenue. Les déviations relevées par le R. P. sont groupées sous ces deux titres : altérations de la conscience religieuse, altérations de la conscience morale.

L'A. souligne avec force que — et c'est le fond du progressisme — les rapports du spirituel et du temporel (leur articulation) sont faussés. Parce que la mission de l'Eglise est conçue (selon le schéma marxiste) en fonction de la révolution ouvrière, ou bien elle est laissée de côté comme inefficace, ou bien elle est captée en une nouvelle inféodation de l'Eglise à une entreprise politique. De là, le rejet de la doctrine sociale de l'Eglise (un compromis avec le monde bourgeois), et de l'Action Catholique (idée périmée de la chrétienté) ; de là, une laïcisation de la fonction sacerdotale (le sacerdoce en veilleuse).

Altérations de la conscience morale : justice, vérité n'ont plus le même sens, selon la frontière sociologique qui situe les faits sur lesquels on prononce.

Cependant les problèmes restent posés sur lesquels ont achoppé les progressistes. Le R. P. montre, dans sa dernière partie, en quel sens on peut travailler à leur solution :

— *a*) Valeur des tâches temporelles, qui se situent en prolongement de la création, valeur relative toutefois, ordonnée à la fin surnaturelle de l'homme ; valeur ambiguë, qui éloigne de Dieu ou en rapproche. Et c'est pourquoi l'Eglise intervient, éclairant les consciences, leur rappelant les exigences de la justice et de la charité, contribuant par cet apport à une authentique civilisation. (En note : « C'est par la médiation de la conscience du laïc que la loi divine s'inscrit dans la cité terrestre. » Citation du *Directoire pastoral en mat. soc.*, n° 32).

— *b*) Problème apostolique de l'évangélisation des masses ouvrières. Le missionnaire doit, autant que possible, se naturaliser, s'identifier à ceux qu'il doit évangéliser, en se gardant que « sa communion au monde transforme le message évangélique en un message rétréci, politisé, partisan » (p. 527).

— *c*) Enfin efficacité des chrétiens, en dehors de la collaboration avec les communistes. L'Eglise n'a pas d'arrière-pensée politique ; par ses condamnations elle veut écarter le danger d'imprégnation marxiste et l'avènement d'un régime collectiviste où sombreraient le catholicisme et les meilleures valeurs de l'humanité. Loin de rester sur cette attitude négative, l'Eglise convie ses fils à un effort constructif : faire de la société économique « une communauté, un corps organisé », où les divers facteurs de l'économie se rencontrent en une loyale collaboration.

* *

Pour compléter l'information de nos lecteurs, rappelons le remarquable discours de Mgr Bruno de Solage à la rentrée de l'Institut Catholique de Toulouse, le 16 novembre 1954 : « *Les Postulats doctrinaux du Progressisme* ». Ce discours a été publié dans *La Croix*, du 2 décembre, et tiré en brochure.

Enfin la *Lettre Pastorale*, de Mgr Guerry, archevêque de Cambrai, porte sur « *L'Episcopat de France en face de certains problèmes d'actualité* ». L'autorité de son auteur, comme pasteur de son diocèse, et la sérénité jointe à la fermeté de son exposé ont imposé ce document à l'attention universelle ; beaucoup de *Semaines Religieuses* en ont reproduit de larges extraits. On peut se le procurer en brochure en s'adressant au secrétariat de l'Archevêché, 32, rue de Noyon, à Cambrai. (C. c. p. Lille 47-14) ; 50 fr., port non compris.

A. TILLET.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Mgr DUVAL, archevêque d'Alger. — **Paroles de paix.** — In-8 de 178 p. — Editions N.O.P.N.A., Alger.

S. Exc. Mgr l'archevêque d'Alger a réuni ici des fragments empruntés à des discours et Lettres pastorales. Ils ont pour objet la paix, surtout la paix sociale. Sa nécessité, les moyens de la procurer, tel est le leit-motiv qui revient sous diverses formes. Elle a pour condition le respect des droits de la personne humaine, mais elle est aussi à base de charité. La remarque formulée p. 139 mérite d'être soulignée à ce propos : « Ce que nous leur reprochons, disent souvent les pauvres en parlant des riches, ce n'est pas d'avoir de l'argent, mais c'est de nous mépriser. »

La doctrine s'inspire de l'Evangile et de l'enseignement des Souverains Pontifes. De nombreuses citations de S. Augustin lui donnent une couleur locale qui sera fort appréciée des érudits et montrent en même temps que le génie du grand Docteur est assez vaste pour avoir envisagé les problèmes de tous les temps. A cette

occasion, le lecteur apprend avec plaisir, p. 86, qu'on vient de découvrir, à Hippone, la basilique avec l'emplacement de l'autel où S. Augustin célébra et celui de la « cathedra » d'où il a adressé la parole à son peuple.

Il est inutile d'insister sur l'actualité des questions qui traitent de la paix en Afrique du Nord. Les conflits dont cette région est le théâtre trouveraient aisément leur solution si les exhortations contenues dans ce livre étaient mises en pratique. Du moins leur vénérable auteur aura-t-il mérité que les prévisions formulées p. 73 ne se réalisent pas : « Un jour peut-être, m. f., vous me reprocherez de n'avoir pas assez parlé, de ne vous avoir pas avertis, de ne vous avoir pas crié votre devoir. »

Noël BAYON. — **Le Grand Q. G. de la charité. Le Secours Catholique.** — In-8 de 254 p., 500 fr. — Paris, Arthème Fayard, 1955.

Le nouveau volume de ce brillant journaliste nous donne un tableau d'ensemble des origines, des activités, des développements, de l'esprit de cette œuvre admirable, née en France, à la fin de la guerre, qui se nomme le *Secours Catholique*.

Historiens et sociologues y trouveront toutes les précisions et statistiques utiles à leur édification. La multitude des lecteurs s'attachera de préférence à ce que l'on peut appeler le cœur de l'ouvrage, à ce tableau captivant de l'immense misère humaine et à celui des magnifiques dévouements qui s'ingénient à lui venir en aide, ce, sans discrimination raciale, nationale ou religieuse.

Reporter par vocation et par goût, Noël Bäyon est allé sur place assister au défilé de toutes les douleurs humaines devant les personnes au tact merveilleux, qui savent déceler les plaies cachées, indiquer le remède adéquat, orienter vers les solutions salvatrices, rendre à la vie et à l'espoir les âmes découragées par la dureté de l'existence. Mais outre les maux individuels, les cataclysmes collectifs : inondations, tremblements de terre, etc., trouvent le *Secours Catholique* prêt à faire face immédiatement, en Hollande comme en Grèce, en France comme en Algérie.

De délicieux portraits campent devant nous les attitudes des principaux chefs, à commencer par le fondateur et animateur Mgr Rodhain qui excelle à mettre en mouvements hommes et choses, avec un dynamisme qui assure le succès de toutes ses audaces, et tout d'abord celle dont les Allemands de l'occupation se firent les complices aussi dociles qu'involontaires et inconscients, ce qui donne une note si joyeuse aux débuts d'une grande œuvre. Ces silhouettes inoubliables ôtent toute aridité à cet ouvrage bien capable de provoquer de fortes émotions et de généreuses résolutions.

Ce beau livre de Noël Bäyon est, avant tout, une bonne action.

Dom Ch. POULET. — **Histoire du Christianisme.** Tome V. **Epoque contemporaine.** Fasc. XXXIII-XXXIV. — In-4 de 255 p. (p. 761-1016). — Paris, Beauchesne, 1955.

On trouvera ici l'*Histoire du Christianisme* de 1804 à 1848 : les chapitres IV à IX du livre VI : *Napoléon et l'Eglise*, et les trois premiers chapitres du livre VII : *L'Eglise de France de 1815 à 1870*.

Les deux personnalités du Pape et de l'Empereur s'affrontent sur la question du sacre, des articles organiques, du concordat italien, du divorce de Jérôme Bonaparte et bientôt de Napoléon lui-même ; sur la question italienne où le despotisme impérial aboutit à l'annexion de Rome, à l'enlèvement du Pape, relégué et isolé à Savone ; sur le problème de l'institution canonique des évêques, sur le concordat de Fontainebleau. Le dernier mot reste à Pie VII, « l'agneau », comme l'avait qualifié Napoléon, agneau qui montre sa charité au despote vaincu.

Les 3 chapitres du livre VII ont pour titre : I. *Sous la Restauration* (1815-1830) ; II. *L'aventure mennaisienne* ; III. *La liberté d'enseignement.*

L'Eglise de France, d'abord étroitement unie au trône, partage l'impopularité du régime. La situation s'améliore sous la Monarchie de Juillet, avec la position prise sur le droit commun et les libertés qu'il promet. Un relief spécial est donné aux ouvriers de ce renouveau : Montalembert, Lacordaire, Ozanam, Lamennais. Celui-ci occupe tout un chapitre, à cause de son influence et de la crise d'âme qui fait de sa vie une énigme.

Le récit se développe en larges tableaux, agrémentés de citations nombreuses et judicieusement choisies. La bibliographie, tenue à jour, est renvoyée en fin de chapitres.

Nous ne pouvons que redire ici le bien que nous avons déjà dit de l'ouvrage de Dom Poulet, en souhaitant l'achèvement rapide de sa publication.

A.-M. CARRE. — **Baptisés dans le Christ.** — In-8 de 76 p., 210 fr. — Paris, Editions du Cerf, 1955.

Recueil de 6 allocutions prononcées dans les églises du Quartier Latin pendant le Carême 1954. L'auteur y explique le rituel du Baptême des adultes, et traite ainsi les sujets suivants : la conversion, la mort pour la vie, le caractère baptismal, le don de l'Esprit, l'appartenance à l'Eglise, l'eucharistie. Le ton est vivant, chaud, bien adapté à un auditoire cultivé. On s'inspirera de ces pages pour faire connaître le baptême aux adultes, et spécialement pour préparer les fidèles à la veillée pascale.

Ernest HUANT. — **Le « Credo » de Jean Rostand.** — In-8 de 104 p., 200 fr. — Paris, Desclée et Cie, 1955.

M. Jean Rostand, dans son opuscule « *Ce que je crois* », a exposé ses convictions matérialistes sous couvert de sa renommée de savant. Le Dr Huant relève ses principales lacunes et ses affirmations discutables concernant l'évolution, la finalité, l'origine de la vie, la spiritualité de l'âme humaine, la liberté et l'immortalité. Il le fait en restant au plan scientifique, et en résumant souvent des idées développées par lui dans des ouvrages antérieurs, auxquels il renvoie.

La lecture de ces pages, accessibles aux « scientifiques », sera assez ardue aux personnes qui n'ont qu'une culture générale. Elle s'imposera cependant à ceux qui auraient été impressionnés par le « credo » de J. R., et elle ouvrira de nombreux aperçus à tous les lecteurs.

---

1. Louis de NAUROIS. — **La loi d'amour et de paix. Méditations sur le mariage.** — In-8 de 216 p., 375 fr. — Paris, Spes, 1955.
2. A. STERCKX, O. P. — **Chasteté, Amour, Mariage.** — In-8 de 100 p. — Bruxelles, La Pensée catholique, 1955 (Paris, Office général du Livre).

1. — Les 4/5e de ces pages sont remplies par 18 allocutions de mariage. L'auteur s'efforce d'y montrer la nature de ce sacrement, et les devoirs de la vie conjugale, en les envisageant sous des aspects variés : sainteté, grâce, consécration, louange de Dieu, procréation, vie familiale, vie théologale, fidélité (3 sermons), amour, paix, grandeur, etc. La suite comprend une méditation et 24 courtes prières. Les époux trouveront là, sous une forme très simple et très accessible, un encouragement à vivre saintement et moralement, et les prédicateurs des suggestions pour varier leurs discours de mariage.

2. — Le titre de cette brochure en indique la division. Pour la *chasteté*, l'auteur explique comment elle est une marque de grandeur et de liberté, et comment elle est réalisable au moyen d'un idéal élevé et d'une saine éducation. Le problème de *l'amour* se base sur la distinction entre l'amour de convoitise et l'amour « de l'autre » (nous préférerions une terminologie récente qui tend à se répandre : amour *captatif* et amour *oblatif*). L'auteur montre très bien que le vrai amour est l'amour « de l'autre », fait de volonté plus que de sentiment, et donne d'excellents conseils sur les fiançailles et l'éducation de l'amour. Au sujet du *mariage*, il étudie avec précision le rôle des fins du mariage et surtout la question de la limitation du nombre des enfants. Les cas de conscience que l'on rappelle ne trouvent leur solution que dans un amour conjugal bien compris.

Toutes ces pages sont denses, concrètes, profondes, et très lumineuses. Nous les recommandons vivement à nos lecteurs.

Chanoine Fr. GAQUERE. — **Le saint pauvre de Jésus-Christ : Benoît-Joseph Labre.** — In-8 carré de 460 p., 74 photos hors-texte, 900 fr. (franco, 970 fr.). — Chez l'auteur, 25, rue de la Paix, Arras. C.C.P. Lille 108.711.

M. le chanoine Gaquère, actuellement directeur diocésain des Œuvres missionnaires du diocèse d'Arras, est un historien particulièrement averti des événements du 17e et du 18e siècles. Sa thèse de doctorat ès-lettres portait sur Claude Fleury, et sa thèse de doctorat en théologie avait pour objet le gallicanisme de Pierre de Marca, deux ouvrages couronnés par l'Académie Française.

La Ire édition de la vie de S. Benoît Labre parut en 1936, et fut honorée d'une lettre de S. Em. le cardinal Pacelli ; la réédition actuelle, revue et mise à jour, vient d'être à son tour couronnée d'un prix Montyon de l'Académie Française. Toutes ces références laissent entrevoir la valeur de cet ouvrage. Pour le réaliser, l'auteur ne s'est pas contenté de consulter les biographies déjà existantes. Il a puisé aux sources les plus sûres, spécialement dans les recueils des Procès de béatification et de canonisation instruits en diverses villes, et il a refait les voyages du saint mendiant pour s'informer des lieux et recueillir les traditions orales. Il en est résulté une biographie remarquable, où revivent les moindres détails de la vie du saint, depuis son enfance à Amettes (Pas-de-Calais) jusqu'à sa mort à Rome en 1783 et à sa survie glorieuse.

On y comprend très bien comment il fut conduit à entreprendre ses pèlerinages : c'est le désir de la vie religieuse qui le fit frapper à la porte de plusieurs monastères en France, et lui fit traverser les Alpes. Et on s'explique qu'il ait trouvé dans sa vie extraordinaire la solitude et l'austérité qu'il rêvait trouver à la Trappe. L'auteur nous le montre surtout à Rome, à Lorette et dans les autres lieux de pèlerinages, et il accumule les dépositions des témoins, d'où il dégage un portrait vivant du saint.

La qualité la plus appréciable de cette biographie, c'est que l'érudition y est toujours au service de la personne du saint, qui y apparaît constamment en plein relief, dans la pratique des vertus les plus héroïques de contemplation, de pauvreté, etc. Tous les lecteurs, prêtres, religieuses, laïques, y trouveront de nombreux exemples à méditer.

Pour ceux qui ne pourraient se procurer ce gros volume, l'auteur a composé un abrégé de 176 pages in-8 contenant 74 illustrations hors-texte ; 450 fr. ; franco, 500 fr.

R. P. BRETON, O.M.I. — **Le grand chef des prairies. — Le Père Albert Lacombe, O.M.I** : (1827-1916). — In-16 de 188 p., 350 fr. — Paris, Nouv. Edit. Latines, 1955.

Le titre principal, la couverture en couleurs, le style imagé, l'originalité des titres donnés aux quatorze chapitres donnent à penser que l'ouvrage est destiné principalement à la jeunesse masculine, toujours friande de récits d'aventures.

Cette première impression ne répond pas exactement au contenu du livre. Le P. Lacombe, oblat de Marie-Immaculée, est presque un de nos contemporains. Il assista, et même présida à la grande transformation qui fit une terre civilisée, grande productrice de richesses agricoles et industrielles, de cette immense Prairie de l'Ouest canadien. Quand il y pénétra, erraient là quelques puissantes peuplades indiennes, souvent cruellement rivales, adonnées à la grande chasse et à la pêche, sans aucune route et sans autre habitation que des tentes. Il se fit l'ami des tribus et de leurs chefs, fonda parmi eux des centres de missions et même des évêchés, les conseilla dans leurs rapports avec les Blancs qui ouvraient leur pays à la civilisation, défendit leur cause devant les autorités les plus hautes, se fit mendiant pour eux au Canada oriental et en Europe, les accompagnant dans leurs migrations et finissant par les fixer dans des régions fertiles.

Dans une telle vie, les anecdotes sont nombreuses. On voit affleurer de temps en temps ce qui était le ressort intérieur de cette activité, aussi prudente que dévorante : une vie religieuse et spirituelle authentique, dont l'obéissance semble, du moins dans ce récit, avoir été la note la plus caractéristique. L'auteur, frère en religion du P. Lacombe, se doit et nous doit de présenter plus complètement, dans une nouvelle édition ou dans un livre distinct, ce que fut la vie intérieure du héros dont il nous a décrit ici la prodigieuse aventure.

François WALDER. — **Les saisons de l'esprit.** — In-8 de 284 p., 630 fr. — Paris, Aubier, 1955.

Cet essai de psychologie étudie l'homme dans les 3 « saisons » de sa vie : l'enfance, l'adolescence, et l'âge adulte. Il explique comment l'enfance est remarquable par l'imagination, la sensibilité et la « maîtrise de la durée » ; l'adolescence spécialement par l'amitié, l'amour et l'art ; l'âge adulte par le doute, la mesure, le sens du malheur et le regret de la jeunesse.

Il s'agit là uniquement de psychologie introspective, et non de comportement. Aussi certaines vues sont-elles sujettes à discussion, surtout dans l'hypothétique reconstruction de la première enfance. Mais l'ensemble est intéressant et souvent profond, surtout en ce qui concerne l'amour et l'amitié. Les lecteurs cultivés et réfléchis aimeront méditer ces pages pour se mieux connaître.

Au point de vue chrétien, et même strictement métaphysique, nous regrettons que l'auteur ait « volontairement » écarté tout « recours aux transcendances », se contentant de conclure à la nécessité d'un « complément religieux » et à la possibilité d'une survie bienheureuse. En bonne philosophie, et surtout en religion, le mystère de l'amour humain trouve dès ici-bas sa solution dans son orientation vers l'amour de Dieu. De même le christianisme sait apaiser la souffrance des mortels.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1a novembris 1955

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET